

Une science dérisoire: L'andrologie au Brésil entre les deux guerres

Sérgio Carrara¹

Introduction

En 1928, au moment de la publication du livre *La Neurasthénie Sexuelle et son traitement*, le professeur de neurologie de la Faculté de Médecine de Rio de Janeiro, Antonio Austregésilo, disait qu'il avait été amené à écrire ce "*petit manuel*" en raison du "*nombre croissant de clients nerveux, pris de neurasthénie sexuelle*" qu'il recevait dans son cabinet (Austregésilo 1928). En effet, il semblait arriver quelque chose à la "libido nationale" dans cette période, car les années 30 ont été marquées par une agitation autour de ce que, depuis la fin du XIXe siècle, l'on désignait par le nom de "problème" ou "question sexuelle".²

C'est alors que l'on a vu paraître les premiers sexologues brésiliens et, dans cet article, je vais analyser particulièrement les idées et l'action de l'un d'eux, José de Oliveira Pereira de Albuquerque, défenseur de l'éducation sexuelle au Brésil et auto-nommé fondateur de la science des problèmes sexuels masculins, l'andrologie. Sa trajectoire révèle nettement la liaison de la nouvelle science avec la lutte contre les maladies vénériennes et pour la défense de l'éducation sexuelle comme moyen de promouvoir "l'amélioration raciale" dans le pays.

De plus, le contexte de l'apparition de l'andrologie au Brésil montre la complexité de la tâche des sexologues et des médecins qui, depuis la fin du XIXe siècle, s'occupaient des thèmes sexuels. D'un côté, ils devaient combattre la morale sexuelle fondée sur des principes chrétiens, qui méprisait les intérêts terrestres et valorisait la chasteté et le célibat, sans se prononcer sur tout ce qui concernait le sexe, y compris, par conséquent, la reproduction. Cependant, d'un autre côté, ils ont dû combattre une morale sexuelle masculine, certainement plus diffuse mais

¹ Anthropologue, professeur de l'Institut de Médecine Sociale de l'Université de Rio de Janeiro (UERJ).

² Fortement attachée aux débats autour de la prostitution et des mesures hygiéniques pour combattre les maladies vénériennes, la "question sexuelle" avait, à l'époque, le même statut rhétorique que la "question sociale" et se référait d'une manière assez légère à la perception que certaines institutions (surtout le mariage) et quelques valeurs (surtout celles qui liaient le sexe à l'immoralité) étaient inadéquates et leur continuité avait comme conséquence la prolifération d'un ensemble de maux sociaux.

aussi puissante, qui prenait les rapports sexuels pour des faits si importants que leur accumulation déterminait le degré de prestige d'un homme parmi ses pairs. La "mission" des médecins de protéger l'espèce ou la race de la dégénérescence, que le mauvais usage du sexe et les maladies vénériennes entraînaient, trouvait donc auprès des hommes ou du pouvoir masculin une barrière importante.

Une morale sexuelle scientifique

José de Albuquerque a fait ses études de médecine à Rio de Janeiro et sa carrière n'a pas été seulement controversée, mais assez marginale dans le domaine médical brésilien. Malgré une reconnaissance acquise à l'étranger, il n'appartenait point aux académies ou aux sociétés médicales les plus prestigieuses du pays. Au Brésil, il s'est fait remarquer par l'intense activité d'agitation et de propagande développée dans la capitale, pendant les années 30, en faveur de l'éducation sexuelle et du combat contre les maladies vénériennes. Il a fondé et dirigé des institutions, édité des journaux spécialisés de circulation nationale, écrit plusieurs livres et un grand nombre d'articles, fait des centaines de conférences dans le réseau Rio-São Paulo, organisé des cours populaires, montré des films éducatifs et utilisé systématiquement la radio, qui devenait déjà un moyen de communication de masse, comme véhicule pour la diffusion de ses idées.³

Pour José de Albuquerque, l'éducation sexuelle était une véritable panacée pour la solution non seulement du "problème vénérien" mais aussi du manque d'harmonie conjugale,⁴ des crimes sexuels (Albuquerque 1937b), des perversions sexuelles, des enfants tarés et maladifs, de l'abâtardissement de la race et du charlatanisme médical etc (Albuquerque 1935a). Repris *ad nauseam* dans plusieurs de ses articles, livres et conférences, son discours était centré sur l'idée que le sexe n'était pas immoral, bien que la "fonction sexuelle" comme n'importe laquelle, puisse

³ L'oeuvre publiée en 1943 inventorie les titres de gloire du sexologue, presque tous acquis le long des années 30: officier de réserve du Corps de Santé de l'Armée; membre effectif de la Société de Sexologie de Paris; délégué auprès de l'Union Internationale contre le Péril Vénérien; membre honoraire de la Société Mexicaine d'Eugénésie; membre d'honneur étranger au 1er Congrès d'Eugénie de Lima; membre honoraire de la 2ème Journée Péruvienne Antivénérienne; membre honoraire du 1er Congrès de Médecine Interne du Mexique; membre correspondant de l'Institut Argentin de la Population; président honoraire du Comité de Sexologie du 1er Congrès Interaméricain d'Hygiène Mentale; membre honoraire de la Société Médicale de Valparaiso; membre honoraire de l'Assemblée Générale contre le Péril Vénérien, réunie à la Haye et Amsterdam en 1936 (ALBUQUERQUE 1943).

⁴ A ce propos, il affirmait dans un article de 1935 qu'une fois sexuellement éduqué "l'homme comprendra que la femme n'est pas que sa compagne mais aussi l'esclave de ses propres glandes, des glandes qui ne lui permettent pas toujours de répondre aux besoins de son mari, comme celui-ci le prétend".

être (et souvent en était) rendue immorale en devenant un instrument exclusif du plaisir.

José de Albuquerque a été sans aucun doute le représentant le plus cohérent des médecins qui voyaient la sexualité en tant que fonction physiologique ayant pour but aussi bien l'équilibre organique que la reproduction de l'espèce. Cette double finalité de la fonction sexuelle est nettement explicitée dans son *Catéchisme de l'Education Sexuelle*, un sommaire de la doctrine qu'il professait. Sa publication, comme il l'écrivait à l'époque, avait pour but de synthétiser sa doctrine pour ceux qui n'en avaient que des informations fragmentaires, de fournir du matériel pour des éducateurs et aussi de répondre à une "partie du courant religieux" qui avait "intérêt à défigurer la doctrine en la présentant comme matérialiste" (Albuquerque 1935b). José de Albuquerque y affirmait que, comme toutes les autres fonctions, la fonction sexuelle contribuait à l'équilibre organique et était la seule qui avait encore une autre finalité qui était la conservation de l'espèce (*idem*). Selon le sexologue, la "sensation d'euphorie produite par la copulation, ou 'l'orgasme', avait un 'effet sédatif', extrêmement salubre pour le système nerveux tandis que son absence accompagnait l'apparition de la neurasthénie (Albuquerque 1943:37). Dans ce sens, Albuquerque s'alignait sur l'ancienne tradition médicale hippocratique car, pour lui aussi, tout le problème était dans le détournement de la fonction pour qui n'y voyait qu'une source de plaisir. Il croyait que le sexe devrait se soumettre à une "morale scientifique" (*Journal d'Andrologie*, 1(3), 1932, p.1) et, par conséquent, tout ce qui pouvait inciter à son mauvais usage, comme certains aspects du carnaval et de la pornographie, devrait être tenacement combattu.

Pourtant, si dans son combat contre les excès et l'immoralité Albuquerque pouvait être d'accord avec ce que disaient les catholiques, la "naturalisation" radicale de la sexualité, présente dans son discours, créait des divergences sur des points cruciaux. Il défendait, par exemple, le divorce qui, à son avis, apporterait des bénéfices surtout aux femmes, en évitant l'adultère des hommes et le manque d'équilibre chez l'enfant obligé de vivre dans un foyer sans harmonie (*Bulletin d'Education Sexuelle*, 5(36), 1937). Il soutenait aussi l'avortement thérapeutique, le contrôle eugénique des naissances, la contraception – qu'il considérait un droit des femmes – le besoin de rapports sexuels entre les détenus et leurs femmes et la "spermoculture" comme un moyen de diagnostic de la blennorragie.

En traitant le désir sexuel comme un besoin physiologique primaire, Albuquerque considérait la masturbation comme un fait normal dans

l'adolescence. En 1934, à ce propos, le sexologue disait que "le danger est de s'y habituer" et, après l'adolescence, de "la réaliser par habitude". A son avis, la neurasthénie serait moins le résultat de la masturbation que de la peur non fondée de ses conséquences (*Journal d'Andrologie*, 3(1), 1934, p.2). D'ailleurs, Albuquerque soutenait ceux qui trouvaient stupide la continence sexuelle à laquelle étaient obligées les femmes célibataires et veuves. En réalité, il combattait aussi intensément l'abstinence sexuelle que les excès. Comme il l'a affirmée plusieurs fois, l'abstinence sexuelle...

"est antinaturelle parce qu'elle prétend faire taire une fonction qui, si elle existe, c'est parce qu'elle a un rôle déterminé à accomplir. L'imposer à l'organisme c'est l'obliger à transgresser des lois biologiques et assoupir un instinct qui, bien conduit et contrôlé, ne peut qu'apporter des bénéfices à l'individu..." (*Bulletin d'Education Sexuelle*, 6(46), 1938, p.1).

Dans le domaine plus spécifique du combat contre les maladies vénériennes, José de Albuquerque était d'accord avec des innombrables médecins qui, aussi à ce moment-là, considéraient comme une erreur la concentration des efforts sur ce qu'on appelait la "guérison prophylactique" des malades. Il disait que les dispensaires...

"...rendent un incontestable service d'assistance au malade considéré individuellement et apportent un grand bénéfice social en mettant fin aux porteurs de germes..." (Albuquerque 1943:28)

Ils étaient néanmoins "une arme bien faible" car presque jamais les malades ne faisaient convenablement le traitement et les médecins devaient, comme il disait, partir "à la recherche des malades" (*idem*). C'était donc fondamental, pour lui aussi, d'empêcher la contagion par la prévention. Mais si nous comparons ses idées avec celles soutenues par les autres médecins de l'époque (Carrara 1996), nous verrons que José de Albuquerque avait des positions assez "libérales", venues, d'un côté, de ses conceptions sur la sexualité et, de l'autre, de son emphase sur l'efficacité de l'éducation. En ce qui concerne l'examen pré-nuptial, une de ses luttes, le sexologue avait déjà montré ses idées dans une série d'entretiens radiophoniques réalisés en 1930. Il y apparaissait entièrement opposé à l'examen obligatoire qui, à son avis, conduirait les individus qui n'étaient pas "eugéniquement aptes" à des fraudes ou augmenterait le nombre d'unions libres et d'enfants illégitimes (Albuquerque 1933 et 1935c). Pour lui, seule une propagande massive et bien orientée pourrait mener à l'adhésion souhaitable de la majorité, à l'examen pré-nuptial. Le rôle du gouvernement devrait, par conséquent, se restreindre à la création

de services pour sa réalisation gratuite, dans le plus complet anonymat des patients. De plus, on devrait remettre à tous les fiancés des dépliants qui les inciteraient à faire l'examen et à l'exiger de l'autre conjoint (Albuquerque 1935c:16-17). Contrairement à ceux qui défendaient le caractère obligatoire, l'examen libre, selon lui, devrait atteindre également les hommes et les femmes car...

"Si l'homme a plus de probabilité de subir la contagion vénérienne avant le mariage, dû à ses propres conditions de vie de célibataire, la femme n'en est pas moins libre, soit par contact indirect, soit par hérédité ou, plus rarement, par contact direct." (idem, 25)

Encore par rapport à l'assainissement du mariage et de la reproduction, Albuquerque combattait la loi de la stérilisation eugénique adoptée par les nazis (*Journal d'Andrologie*, 6(2), 1937, p.1). Pour le sexologue, le médecin avait la fonction de rendre la santé aux individus et non de les mutiler. Pour lui, la contraception volontaire était acceptable, mais elle ne devrait jamais être faite avec des méthodes mécaniques comme la ligature des canaux séminaux ou des trompes, ou avec des méthodes qui impliquaient la "désorganisation endocrinologique" de l'individu, comme l'exposition des testicules aux rayons X. Il lui semblait aussi que l'Etat devrait rendre accessibles les moyens contraceptifs à tous les tarés ou aux inaptes au mariage. Légalement, le maximum qu'il concédait était l'adoption d'un "délict d'héritage morbide" qui permettrait la responsabilisation pénale de ceux qui refuseraient d'utiliser les moyens contraceptifs conseillés (*idem*).

José de Albuquerque était aussi opposé à l'hospitalisation obligatoire des porteurs de maladies sexuellement transmissibles. Dans un article publié en 1938, il reconnaissait que l'isolement obligatoire des "vénéériens" était "hautement économique" pour l'Etat car cela les empêcherait de répandre leurs maux. Alors, pour Albuquerque, la mesure ne serait applicable que dans le cas où il y aurait dans le pays une "assurance sociale contre la maladie" (Albuquerque 1938). En privant le malade de ses moyens de vie et de sa liberté, le régime d'hospitalisation ne ferait que l'éloigner du médecin "en lui donnant l'occasion d'intensifier le contact avec des guérisseurs et des charlatans" (Albuquerque 1943:35). Dans ce sens, il critiquait aussi la pratique, encore courante dans l'armée, d'hospitaliser obligatoirement, comme moyen de châtement, le soldat qui, étant infecté, ne pouvait pas prouver qu'il s'était présenté à un poste de désinfection, après avoir copulé.⁵ Egalement nuisibles seraient, selon le

⁵ En 1943, dans le préface du livre de José de Albuquerque, "Le péril vénérien pendant la paix, la guerre et dans

sexologue, les effets de la notification obligatoire des maladies vénériennes. Comme elles continuaient à être considérées honteuses, leur notification serait, à son avis, encore "une barrière levée entre les infirmes et les médecins" (*idem*: 30).

Comme on pouvait espérer d'un défenseur de l'intervention éducative, José de Albuquerque condamnait la réglementation de la prostitution. Pour cela, il s'appuyait sur des arguments déjà classiques qui dénonçaient la mesure comme immorale car la prostitution serait alors reconnue comme profession légitime, puis unilatérale, car les femmes seraient les seules atteintes, et enfin inefficace, donnant à l'homme une fausse sécurité qui les ferait mépriser toute prophylaxie antivénérienne (ALBUQUERQUE 1937a et 1943).

Quant à la criminalisation de la contagion vénérienne, souvent présentée comme une alternative à la réglementation de la prostitution, José de Albuquerque la défendait avec certaines restrictions. En réalité, on ne peut pas dire qu'il croyait vraiment que cette mesure soit réaliste puisque le contaminé qui dénonce son contagieux annonce publiquement sa situation de vénérien, ce que, vu le caractère stigmatisant de ce genre de maladie, il seraient très peu à le faire (ALBUQUERQUE 1943:31). Cependant, le sexologue appuyait la mesure parce qu'elle pourrait susciter certaine crainte parmi les possibles contagieux et, surtout, elle était optionnelle,

"...et celui qui voudrait pourrait en faire usage, sans aucun préjudice au malade et à la société car, dans le cas où les contaminés verraient leur état révélé, ce serait parce qu'eux mêmes l'auraient révélé à la justice dans le procès qu'ils auraient intenté contre leurs respectifs contagieux."
(IDEM :30-31)

Naturellement, pour Albuquerque, la solution du problème était la généralisation de l'éducation sexuelle. Cette éducation ne devrait jamais être centrée sur la *prophylaxie morale*, c'est-à-dire, sur l'idée de l'abstinence sexuelle en dehors du mariage. Car, pour lui, comme nous l'avons vu, cette mesure était non seulement nuisible à l'équilibre

l'après-guerre", le chef du corps de Santé de l'Armée, le Général Souza Ferreira, serait explicitement en désaccord avec la position d'Albuquerque sur ce sujet. Selon le général, "si la personne infectée ne peut pas prouver sa présentation à un dispensaire ou poste de désinfection existants, la sanction punitive est d'usage parmi nous et représente un autre moyen indirect pour arriver à la si désirable prophylaxie individuelle. Les fréquentes revues sanitaires dénonceront ceux qui s'entêteront à s'insurger contre la salutaire mesure de présentation au poste de désinfection" (ALBUQUERQUE 1943: 9-10).

organique mais impliquait aussi un déprestige du mariage. Comme il disait avec ironie, cela "*le réduisait à un recours antivénérien et réduisait la femme à la triste condition d'agent prophylactique et la rendait semblable à ces tubes de pommade qu'on achète dans les pharmacies pour un sou*" (IDEM :35). L'éducation sexuelle créerait l'obligation morale du traitement et de l'examen prénuptial et diffuserait, auprès des hommes, les techniques de prophylaxie *individuelle*, ou *autoprophyllaxie*, comme il préférait l'appeler, avec des pommades désinfectantes.⁶ Albuquerque soutenait surtout la dissémination de *postes*, de *centres d'ablution* ou de *préventoriuns antivénériens* pour les civils et les militaires, spécialement dans les ports et sur les bateaux. Comme la distance ou la honte d'être vus empêcherait plusieurs d'y aller et que le coût de cette entreprise serait très élevé, Albuquerque croyait qu'il fallait que les bars, les cafés etc possèdent, pour les hommes, un cabinet sanitaire, "genre urinoir", clair et avec carrelages, contenant du savon liquide, du papier hygiénique et un "appareil automatique" pour fournir des tubes de pommade de désinfection (IDEM :73-74). Les hommes seraient poussés à l'usage de ces appareils par une importante campagne d'éducation sexuelle entreprise par l'Etat. Mais, comme l'Etat brésilien ne faisait rien, le sexologue agissait par ses propres moyens.

"Sauver" le Brésil par l'éducation sexuelle

Une des grandes réalisations de José de Albuquerque a été la création du Cercle Brésilien d'Education Sexuelle, entité civile fondée le 5 juillet 1933. Dans son discours comme président élu de l'institution, le sexologue affirmait que, après avoir "ausculté" l'ambiance brésilienne pendant quelques années et subi des attaques des "esprits arriérés et rétrogrades", il trouvait que c'était le bon moment pour commencer la campagne pour l'éducation sexuelle:

"...il y a un frisson autour du mouvement sexuel dans notre patrie...Le

⁶ Albuquerque condamnait particulièrement l'usage des capotes anglaises ou condoms. Tout en reconnaissant qu'ils avaient acquis du prestige et connu une vogue internationale parce qu'ils fonctionnaient aussi comme contraceptifs, José de Albuquerque affirmait que la capote non seulement n'offrait pas une sécurité totale comme moyen d'empêcher la contagion, mais ce qui semblait encore plus grave, elle empêchait la pleine réalisation du plaisir sexuel. Elle le remplaçait par une "vague et imprécise sensation", "laissait l'organisme insatisfait et irritable" et apportait des séquelles aussi nuisibles que la maladie qu'on cherchait à éviter (ALBUQUERQUE 1943: 36-38). Exposée dans son livre sur la lutte antivénérienne dans l'armée, cette position d'Albuquerque recevait aussi la critique du général Souza Ferreira, chef du Corps de Santé de l'Armée, pour qui le condom était "selon l'actuel point de vue sanitaire presque unanime, un des meilleurs préservatifs contre le mal vénérien" (ALBUQUERQUE 1943: 9-10)

peuple commence à s'intéresser aux graves problèmes de la sexologie, bien qu'il le fasse furtivement parce qu'il est encore imbu du concept que le sexe est immoral" (Journal de l'Andrologie, 2(3), 1933, p.1)

C'était alors le moment d'enlever au peuple les "lourdes chaînes du mensonge" et de le libérer, par l'éducation sexuelle, de la "oppression morale", comme en 1888 il l'avait déjà été de la "oppression physique" de l'esclavage (IDEM). Cela était pompeusement l'objectif primordial du Cercle.⁷ Et, en septembre 1933, paraissait le premier exemplaire du *Bulletin d'Education Sexuelle*, porte parole officiel de la nouvelle entité. Publication bimestrielle pendant la période de 1933 à 1939, distribué gratuitement dans tout le pays, le Bulletin est arrivé à l'incroyable tirage de 100 mille exemplaires par numéro entre les années 1934 et 1939. Il couvrait systématiquement les activités du Cercle, propageait l'image de son fondateur et était fondamentalement une publication de diffusion et de combat, avec des articles courts, dans un langage accessible, plein d'illustrations et de photos. Le Bulletin faisait des campagnes, des enquêtes et distribuait des posters pour que les lecteurs les affichent à des endroits publics.

A partir de 1933, le Cercle a commencé aussi à faire des cours populaires dont le premier, "sur des notions fondamentales de sexologie", a été fait en septembre de cette année-là au "Liceu de Artes e Ofícios" de Rio de Janeiro. Le cours comprenait une série d'entretiens hebdomadaires sur le processus de reproduction, les organes et les fonctions sexuelles et l'impact des problèmes sexuels sur la descendance (*Bulletin d'Education Sexuelle*, 1(1), 1933, p.2). En cours magistral, José de Albuquerque a voulu démontrer non seulement que le sexe n'était pas immoral, mais que l'enseignement de l'éducation sexuelle n'était pas incompatible avec la religion, thème souvent évoqué dans toute sa campagne et qui envisageait naturellement la rupture des résistances des élites catholiques brésiliennes.

En Juin 1934, le Cercle a inauguré une série de Semaines

⁷ Encore en juillet, la nouvelle direction du Cercle serait nommée au cours d'une cérémonie réalisée dans les salons de l'Association Brésilienne de Presse. La composition des premières directions et, plus encore, celle des premiers conseils consultatifs révèle les importantes adhésions qu'Albuquerque obtenait dans l'élite de la ville de Rio de Janeiro, surtout auprès des juristes, des professeurs, des journalistes et de quelques médecins. Parmi les médecins, on pouvait remarquer Porto-Carrero (qui publiait déjà à l'époque des livres de sexologie et de psychanalyse), l'eugéniste Renato Kehl et les psychiatres Maurício de Medeiros et Ernani Lopes, qui était alors président de la Ligue Brésilienne d'Hygiène Mentale. Il semble que le professeur de la Faculté de Médecine de Rio de Janeiro, le psychiatre Maurício de Medeiros ait eu la responsabilité d'un des seuls gestes de reconnaissance de l'élite brésilienne à José de Albuquerque. En 1935, il a organisé à Rio de Janeiro une Conférence Panaméricaine d'Hygiène Mentale en y créant une section de sexologie en Hygiène Mentale dont la présidence a été donnée à Albuquerque.

d'Education Sexuelle. L'installation de la première de ces Semaines a été réalisée à l'Association Brésilienne de Presse et une exposition de tableaux sur l'éducation sexuelle a été inaugurée dans une librairie de la capitale. Il y a aussi eu une présentation de films éducatifs *antivénéériens* prêtés par l'Inspection de Prophylaxie de la Lèpre et des Maladies Vénériennes, une agence fédérale créée en 1921 spécialement pour organiser la lutte antivénéérienne dans le pays (CARRARA 1996). Dans ce cadre, Albuquerque a aussi réalisé une série de courtes conférences radiophoniques et d'entretiens populaires où il a abordé, entre autres thèmes, le problème des maladies vénériennes, leurs conséquences et les moyens de les éviter. En plus, un Poste Gratuit pour des Conseils Sexuels a été inauguré pour fonctionner au moins jusqu'à la fin de la décennie. À la fin de 1934, José de Albuquerque avait déjà réalisé 35 entretiens dans différents cinémas de la capitale fédérale.

L'année 1935 a été particulièrement favorable aux activités du Cercle. Au mois de juin, la 2e Semaine d'Education Sexuelle a eu lieu à São Paulo et les membres du Cercle y sont allés en "caravane".⁸ Dans la séance d'ouverture, le Secrétaire de l'Etat à Rio à l'Education et à la Santé était présent, ainsi que des représentants du gouverneur et du préfet de la ville de São Paulo. Pendant cette Semaine, la Filmothèque d'Education Sexuelle a été inaugurée, avec une projection publique de ce qui paraît être le premier film brésilien sur le sujet, réalisé de façon indépendante par le Cercle. En plus, à son siège au centre de Rio, le Cercle avait une Pinacothèque et un Musée d'Education Sexuelle ouverts au public.

Le Cercle Brésilien d'Education Sexuelle a appuyé de manière décisive la commémoration du Jour Antivénérien qui a commencé à être officiellement fêté au Brésil, en Argentine et en Uruguay, après l'idée lancée par le président de l'influente Association Brésilienne d'Hygiène Mentale, Ernani Lopes.⁹ En outre, le cercle a aussi institué le Jour du Sexe et l'a fêté la première fois le 20 novembre 1935. Comme c'était annoncé dans le Bulletin d'Education Sexuelle, la principale finalité de l'événement était de *"faire la réhabilitation morale du sexe en montrant qu'il n'y a aucune raison sérieuse pour qu'on le prenne pour immoral"* (Bulletin

⁸ Dans les années suivantes, les 3ème et 4ème Semaines d'Education Sexuelle seraient de nouveau réalisées à Rio de Janeiro, avec la participation d'innombrables chaînes de radio locales qui diffuseraient les idées de José de Albuquerque.

⁹ Le Jour Antivénérien serait fêté jusqu'à la moitié des années 40. Au début, il semble que l'événement ait mobilisé certains médecins de la Section d'Information, Propagande et Education Sanitaire du nouveau Ministère de l'Education et de la Santé. Cependant, au moins dans les années 30, le propre Cercle Brésilien d'Education Sexuelle a pratiquement pris en charge les commémorations et s'est aussi chargé de représenter officiellement le Brésil dans une importante réunion internationale de lutte contre les maladies vénériennes: le Congrès International contre le Péri Vénérien, qui a eu lieu à la Haye, en 1936.

d'Education Sexuelle, 3(9), 1935). Cette année-là, les cérémonies du Jour du Sexe se sont réalisées en grande pompe à l'Institut National de Musique, avec l'adhésion de plusieurs chaînes de radio. Le commandant des sapeurs-pompier avait donné l'autorisation à l'orchestre de la corporation de jouer, à l'entrée de l'Institut, "l'Hymne à l'Education Sexuelle". A l'intérieur, l'orchestre symphonique jouait "l'Ode au Sexe", poème symphonique dont les paroles avaient été écrites par le propre José de Albuquerque.¹⁰ Pendant les cérémonies, le sexologue a donné la conférence "Divagations Sexologiques" et, à l'Heure du Brésil, une émission de radio soutenue par le gouvernement fédéral, il a donné un discours pour tout le Brésil. Simultanément, d'autres membres du Cercle se faisaient entendre dans d'autres chaînes de radio locales. En plus, le Cercle a été autorisé par le préfet du "Distrito Federal", le médecin Pedro Ernesto, à apposer dans les rues de Rio de Janeiro trois mille affiches allusives à la campagne. Le Jour du Sexe a encore été fêté à peu près de la même manière, en 1936 et 1937.

La morale sexologique et ses ennemis

Il paraît que toute cette agitation autour du "problème sexuel" dérangeait en particulier les cercles catholiques. En 1934, le sexologue est entré en conflit ouvert avec l'Eglise Romaine, en condamnant la décision du Saint Office et du Pape Pie XI qui interdisait la réalisation, pour le diagnostic de blennorragie, de l'examen du liquide séminal collecté par la masturbation. A ce propos il a écrit:

"Assurer qu'une blennorragie est guérie ou conseiller à un ancien blennorragique de se marier, sans le faire passer avant par cette très importante preuve qui est la spermoculture, c'est non seulement un acte inconscient mais un crime. Ce crime, je ne le commetrai pas car pour être en paix avec les prescriptions dictées par le Vatican, je ne serais absolument pas en paix avec ma conscience" (ALBUQUERQUE 1934).

En 1936, dans des commentaires sur la commémoration du Premier Jour du Sexe de l'année précédente, Albuquerque fait allusion au conflit avec les religieux: *"quelques catholiques pressées ont reçu cette date dans une ambiance de raillerie, en cherchant à la couvrir de ridicule"* (*Bulletin d'Education Sexuelle*, 4(7), 1936,p.1). Cependant, contre les catholiques, le Cercle comptait sur l'appui actif du préfet Pedro Ernesto. Jusqu'au moment

¹⁰ Selon les données diffusées par le Cercle, l'Institut de Musique, avec 1 200 places, aurait abrité 3 000 personnes.

de son emprisonnement, en avril 1936, sous l'accusation de collaboration avec les communistes, Pedro Ernesto avait facilité les activités de José de Albuquerque qui, en 1937, l'a explicitement reconnu:

Dans la capitale du pays, nous avons commencé notre campagne par des affiches et le gouvernement de Pedro Ernesto a créé toutes les facilités pour que nous puissions la mener à bien. Mais des questions d'ordre politique l'ont éloigné de la mairie de la capitale et à sa place on y a mis le prêtre Olímpio de Melo, qui s'est opposé, de façon antipatriotique, à notre initiative et, pour cette raison, la propagande des affiches murales à Rio de Janeiro n'est pas arrivée à atteindre les proportions que nous espérions". (ALBUQUERQUE 1937a:37)

Malgré la sympathie plus ou moins évidente conquise dans des secteurs plus à gauche, le sexologue a toujours cherché à se défendre de l'accusation de communiste et de matérialiste que lui adressaient les catholiques. En janvier 1936, dans une référence à la tentative de révolte communiste qui avait agité Rio à la fin de l'année précédente, Albuquerque faisait publier, dans la première page de son *Bulletin d'Education Sexuelle*, un article ayant comme titre "L'Education Sexuelle et le combat contre l'extrémisme", où il écrit:

"L'éducation sexuelle mène à l'équilibre biologique et moral de l'être humain et le fait fuir les extrêmes qui provoqueraient fatalement son propre manque d'équilibre. Aussi l'équilibre social sera-t-il assuré le jour où toutes les créatures auront reçu une telle éducation" (Bulletin d'Education Sexuelle, 4(1), 1936, p.1)

Plus explicitement, en février 1936, Albuquerque disait que l'éducation sexuelle était une arme contre cet *"ennemi subtil et invisible qui est la parole au service des idées subversives et destructrices"* qui prétendaient démolir la famille, "cellula mater" de la nation.¹¹ A partir de 1938, José de Albuquerque a ostensiblement appuyé la dictature instaurée dans le pays par Getúlio Vargas, sous le nom d'*Estado Novo*, indépendamment du fait d'avoir eu sa candidature comme député fédéral (intensivement propagée dans son *Bulletin d'Education Sexuelle*, pendant toute l'année) annulée par le coup d'Etat de 1937.¹²

¹¹ Sa campagne continuait quand même de subir l'opposition non seulement des catholiques mais aussi des fascistes brésiliens, ceux qu'on appelait alors "intégralistes". Quand, au début de 1938, son influence sur le gouvernement a été éliminée par le Président Getúlio Vargas, José de Albuquerque a pu dénoncer plus clairement les persécutions subies de la part des fascistes.

¹² Candidat sans parti, le sexologue prétendait installer au Congrès une "politique technique" et défendait une "plate-forme sexologique" dont les principaux objectifs étaient: organiser un plan national d'éducation sexuelle et

Comme on peut le voir, le projet éducatif d'Albuquerque avait des ennemis féroces et bien organisés. Néanmoins, l'analyse plus minutieuse de sa production en révèle d'autres, plus passifs et diffus. Bien que formellement adressées aux hommes et aux femmes, les campagnes éducatives développées par Albuquerque inscrites dans des campagnes plus larges contre les maladies vénériennes, avaient les hommes comme interlocuteurs privilégiés. Les campagnes s'adressaient donc surtout aux hommes, d'autant plus que c'étaient eux qui étaient souvent prêts à détourner les fonctions sexuelles, comme disait le sexologue, en ne voyant dans le sexe qu'une source de plaisir. C'étaient eux qui apportaient, dans les foyers, les maladies vénériennes qui corrompaient la famille, la race et l'espèce. Le problème était, certainement, la grande autonomie que détenaient les hommes (et détiennent toujours) par rapport à leurs propres corps, surtout en ce qui concerne la sexualité. A l'opposé de la morale sexuelle masculine, "la morale sexuelle scientifique" que les sexologues inauguraient, évaluait les rapports sexuels du point de vue de leur fonction ou de leur utilité pour le maintien de la santé individuelle et surtout collective. Alors, d'une manière générale, les médecins demandaient aux hommes (et exigeaient parfois) de renoncer à des prérogatives que la tradition leur donnait et d'assumer leur "responsabilité biologique". Pour cela, avant tout, ils devaient comprendre, comme disait un médecin brésilien en 1902, que...

"les organes génitaux appartiennent plutôt à la famille qu'à soi même; et qu'en les détruisant de n'importe quelle forme on pratique la plus dure violence contre les enfants. Effectivement, les bourses (c'est à dire les testicules) sont les seins des hommes et doivent mériter les mêmes soins et la même idolâtrie que les mamelles de la femme" (ALMEIDA 1902:80).

C'est dans ce contexte d'hygiénisation du sexe et du combat des maladies sexuellement transmissibles que les médecins essayeront de soumettre les hommes aux prescriptions de la science et aux normes de la médecine. Dans le cadre de ce processus et comme signe important de ce qui était en jeu, il paraîtra au Brésil la proposition d'institutionnaliser l'andrologie. À l'image de ce que faisait déjà la gynécologie depuis la

antivénéérienne; protéger les mères avant, pendant et après l'accouchement, aussi bien que leurs enfants; protéger les mères célibataires et leurs enfants; régler le droit du contrôle de la natalité; instituer le divorce; rendre obligatoire la création de postes pour l'examen pré-nuptial; obliger les autorités à installer de préventorium antivénéériens; punir la contagion vénérienne; créer, dans toutes les facultés de médecine, la chaire de clinique andrologique et, finalement, intensifier la répression contre le trafic des femmes. Albuquerque proposait à l'Etat d'agrandir et de prendre sur lui sa campagne qui, selon lui, avait été jusqu'alors payée avec sa "fortune privée".

moitié du XIXe siècle avec les femmes, cette branche de la sexologie devrait étudier, le corps masculin, avec les maladies et les anomalies propres à son sexe. Le grand défi était non seulement de guérir les maladies sexuellement transmissibles, connues comme "maladies masculines", mais aussi de standardiser le comportement sexuel des hommes, en les obligeant, au nom du principe transcendant de la préservation de l'espèce ou de la "race", à suivre certains préceptes hygiéniques.

Andrologie: une science impossible?

José de Albuquerque se disait le fondateur de l'andrologie et il a cherché à défendre son institutionnalisation en Amérique du Sud et en Europe. Cependant, il paraît qu'il y avait déjà eu d'autres essais dans le monde anglo-américain. En 1887, selon l'historienne Ornella Moscucci, le gynécologue James Jamieson, de Melbourne, avait déjà soutenu le besoin d'une andrologie comme une science des particularités mentales et physiques des hommes. Et, en 1891, au Congrès des Médecins Américains, un comité d'urologues a organisé une séance d'andrologie. Néanmoins, le néologisme avait été reçu avec mépris et ridicule. Dans les années 20, toujours selon Moscucci, l'urologue anglais Kenneth Walkers a encore essayé de créer cette spécialisation, ayant alors fondées quelques cliniques d'andrologie. Cependant, comme l'écrit l'historienne, le terme andrologie n'a tenu ni aux Etats-Unis ni en Angleterre. Et cela jusqu'aux années 70, quand cette spécialisation réapparaît comme part de l'endocrinologie (MOSCUCCI 1990:32-33).

Au Brésil, la proposition de création de l'andrologie se manifeste dans les années 30 et il semble que cette campagne y ait été plus intense et réussie que dans le monde anglo-saxon. José de Albuquerque l'a faite dans l'univers médical en mettant en question les divisions des disciplines existantes. Pour diffuser ses idées andrologiques il a créé, en avril 1932, le *Journal d'Andrologie*, une publication trimestrielle de distribution gratuite, éditée sans interruption entre les années 1932 et 1938.¹³ Dans son premier numéro, la publication était déjà définie par son créateur comme un espace ouvert à tous les médecins, une "tribune populaire, démocratique et libérale"; beaucoup plus utile à la discussion, selon ce qu'il écrivait, que les associations et les académies qui, par leur exclusivisme, étaient une "réminiscence d'un régime antirépublicain" (*Journal d'Andrologie*, 1(1), 1932, p.1). Dans les pages du journal, il était assez explicite que l'idée

¹³ Le tirage initial était de 12 mille exemplaires et, en 1935, arrivait à 30 mille.

d'une andrologie avait été reçue par plusieurs médecins comme ridicule et qu'Albuquerque se servait du périodique pour répondre à ceux qui attaquaient ses idées "dans les coulisses, dans les coins des rues et dans les couloirs des hôpitaux et des associations médicales" (*Journal d'Andrologie*, 4(1), 1935). Il cherchait aussi à attirer l'attention d'un public international puisque le Journal d'Andrologie était édité en cinq langues en plus du portugais, à partir de 1935: en français, en anglais, en allemand, en espagnol et en italien.

Pour Albuquerque, l'andrologie ne devrait s'occuper que de la "fonction sexuelle" et de "l'appareil reproducteur masculin". Elle devrait étudier les "altérations des organes sexuels" comme les déformations, les infections (y compris la blennorragie qui occuperait une place importante) et les traumatismes. En outre, elle étudierait les "altérations des fonctions sexuelles" qui pourraient atteindre "l'appétit sexuel" (comme l'homosexualité, la masturbation etc), l'érection, la fonction de l'éjaculation et la capacité de procréation. Jusqu'alors, comme il répétait sans cesse, des sujets comme l'impuissance, la stérilité, l'éjaculation précoce et les maladies vénériennes (en particulier la blennorragie), avaient été improprement monopolisées par d'autres disciplines, spécialement par l'urologie, dont les prétentions étaient féroce­ment combattues par le sexologue. Pour lui,

"par une question mal comprise d'amour propre, menés par ambition, les urologues refusent de céder même un bout du terrain dont ils se sont indûment appropriés, en voulant prendre sur soi, de toutes les manières, l'exercice de la clinique andrologue." (Journal d'Andrologie, 4 (1), 1935, p.3)

Pour le sexologue, l'étroit rapport entre l'appareil urinaire et le sexuel n'empêcherait point l'existence de deux sciences, ou spécialisations, et l'andrologue devrait avoir des connaissances venues de l'endocrinologie, de la psychiatrie et de la neurologie qui étaient hors de la portée des urologues et d'autres spécialistes. Le gouvernement devrait alors assainir cette "anomalie pédagogique", comme il désignait l'inexistence d'une discipline d'andrologie dans les cours de médecine. Et si l'implantation de la nouvelle discipline devrait être traitée comme une "affaire d'état" c'était parce que, pour Albuquerque, de toutes les sciences, l'andrologie était celle qui "se répandait le plus profondément dans l'organisme social" (*Journal d'Andrologie*, 1(1), 1932), une fois qu'elle s'occupait des problèmes d'impact immédiat sur la "race" et sa reproduction.

C'était peut-être aussi grâce au préfet Pedro Ernesto, qui appuyait les

idées défendues par Albuquerque, qu'il y a eu, au début de 1936, la première (et il semble, la dernière) chaire de clinique andrologique au Brésil, crée dans la progressiste Universidade do Distrito Federal que Pedro Ernesto et l'éducateur Anísio Teixeira avaient fondée l'année antérieure. Pourtant, la victoire de l'andrologie au Brésil, bruyamment fêtée par le *Journal d'Andrologie*, n'a pas duré. Déjà les premiers mois de 1938, quand le rectorat était occupé par l'intellectuel et militant catholique Alceu de Amoroso Lima, José de Albuquerque a démissionné en alléguant l'impossibilité de faire un cours sans infirmerie spécialisée (*Journal d'Andrologie*, 7(2), 1938). Malgré le manque d'informations détaillées sur les méandres de la trajectoire d'Albuquerque à l'Université, il semble que son rapport avec le dernier recteur n'ait pas été très amical car, comme nous l'avons déjà vu, le conflit avec les catholiques était flagrant.

Enfin, après cette brève apogée, la lutte pour l'institution de l'andrologie au Brésil et son principal défenseur allaient tomber dans l'oubli. Actuellement il n'y a pas encore de chaire d'andrologie dans les principales facultés du Brésil, bien qu'il y ait plusieurs professionnels qui se disent andrologues et qui dans leurs cabinets s'occupent surtout des cas d'infertilité.

Conclusions

L'andrologie était une idée risible à la fin du XIXe siècle et l'a toujours été, dans une large mesure, tout le long des années 30 au Brésil. Et, comme conclusion, je voudrais m'attarder encore un peu sur ce rire provoqué par l'idée d'une andrologie. Selon Moscucci, l'andrologie n'a pas prospéré dans le monde anglo-saxon au tournant du siècle parce l'homme avait la place de représentant de l'espèce, et il ne pouvait, en tant que représentant d'un genre qui s'opposait au féminin, devenir l'objet d'une science en particulier (MOSCUCCI 1990). Néanmoins, l'émergence et la réémergence de l'idée dans plusieurs endroits du monde occidental semble montrer que la position maintenue par l'homme dans la hiérarchie de genre devenait, à partir de la fin du XIXe siècle, de plus en plus fragile. Sa place symbolique de représentant de l'espèce commençait à être rongée par des processus sociaux plus larges et profonds qui, à mon avis, sont toujours en cours.

Il n'y a pas de doute que l'émergence des femmes comme une force politique à la fin du XIX ait, d'une certaine manière, acculé les hommes dans leur propre masculinité (MAUGUE 1987). En effet, cela leur a fait se rendre compte de l'existence d'une "masculinité" car ils ne pouvaient plus

être au sommet de la grande chaîne de l'être ou, au moins, ils ne pouvaient plus l'être de la même manière. Cependant, on ne peut comprendre l'histoire de cette science impossible qu'est l'andrologie si on ne l'attache qu'au sinueux mouvement du processus de l'émancipation féminine. Les impasses autour de l'andrologie semblent montrer un besoin social plus large dans les sociétés modernes. Dans une formulation un peu différente de celle de Moscucci, nous pourrions dire que le processus de médicalisation qui, comme a bien montré Michel Foucault, avait commencé à se développer dans les sociétés occidentales à travers des groupes marginaux ou minoritaires (prisonniers, fous, femmes, homosexuels, enfants etc.), trouvait et continue à trouver chez les hommes une importante barrière à son expansion. D'une manière générale, le corps masculin est toujours moins médicalisé que le corps féminin et, malgré la supériorité de la mortalité masculine sur la féminine, les hommes sont toujours plus éloignés des cabinets des médecins que les femmes (LAURENTI 1998).

Pourtant la médicalisation du corps masculin a été inévitable pour faire face aux risques des maladies vénériennes et à leurs conséquences sur la "race". L'intérêt du cas brésilien est de dévoiler la manière dont s'est présenté concrètement, dans un contexte historique particulier, le besoin de soumettre les hommes aux impératifs de l'hygiène. Au moins au Brésil, l'histoire de l'andrologie a été profondément liée à la lutte contre les maladies vénériennes et à l'ignorance sexuelle qui permettait sa diffusion. Sous-jacente aux interventions qui envisageaient "l'amélioration raciale", l'affirmation du pouvoir des Etats modernes sur leurs populations forçait les hommes à abandonner certains privilèges et à se courber face aux "intérêts de l'espèce". Les échecs successifs dans les processus de consolidation d'une science des problèmes sexuels masculins, qui soit aussi prestigieuse et respectable que la gynécologie, révèlent combien il a été difficile (et l'est toujours) de médicaliser intégralement le corps des hommes.

A l'époque, pour bien exercer leur activité professionnelle et pour accomplir entièrement le rôle qui leur était attribué de gardiens de la santé de la race, les médecins, hommes dans leur grande majorité, se rendaient compte qu'ils devaient attaquer les prérogatives que la hiérarchie de genre leur conférait. Et c'était probablement parce que l'andrologie mettait en relief une contradiction difficile à éviter qu'elle déclenchait des rires. Elle représentait en même temps une menace à l'autonomie masculine et un signe que cette autonomie n'était plus soutenable.

Bibliographie

AUSTREGÉSILO, A., 1928, *A neurastenia sexual e seu tratamento*. Rio de Janeiro: Francisco Alves

ALBUQUERQUE, J. de, 1933, "A impraticabilidade da oficialização do exame pré-nupcial obrigatório à luz da legislação de diversos países" (conferência realizada a 19 de julho de 1930 na Rádio Club do Brasil), *Jornal de Andrologia*, 2(2), abril

_____, 1934, "A espermocultura proibida pela Igreja Católica", *Jornal de Andrologia*, 3(3), julho

_____, 1935a, "A educação sexual e o combate ao curandeirismo", *Boletim de Educação Sexual*, 3(2), março

_____, 1935b: "Catecismo de educação sexual", *Boletim de Educação Sexual*, 3(11), dezembro

_____, 1935c, "Exame pré-nupcial (conferências realizadas no Rádio Club do Brasil, de 11 de junho a 14 de setembro de 1930).

_____, 1937a, *Programa de ação legislativa*. Rio de Janeiro: Typ. do Jornal do Comércio

_____, 1937b, "Paes! Defendei vossas filhas!", *Boletim de Educação Sexual*, 5(37), novembro

_____, 1938, "O problema da hospitalização na luta anti-venérea", *Jornal de Andrologia*, 7(3), julho

_____, 1943, *O perigo venéreo na paz, na guerra e no após-guerra; utilidade da educação e profilaxia antivenéreas nas classes armadas e suas vantagens para as populações civis*. Rio de Janeiro: Liv. Ed. Freitas Bastos

ALMEIDA, J. R. P., 1902, "A libertinagem no Rio de Janeiro perante a história, os costumes e a moral", *Brazil-Médico*, 6(3-47)

CARRARA, S., 1996, *Tributo a Vênus: A luta contra a sífilis no Brasil*. Rio de Janeiro: Ed. Fiocruz

MAUGUE, A., 1987, *L'identité masculine en crise au tournant du siècle*. Paris: Rivages

MOSCUCCI, O., 1999, *The science of woman: Gynaecology and gender in England 1800-1929*. Cambridge: Cambridge University Press

LAURENTI, R. et al., 1998, *Perfil epidemiológico da saúde masculina na região das Américas: Uma contribuição para o enfoque de gênero*. São Paulo: Faculdade de Saúde Pública/USP